Document generated on 05/03/2024 9:10 a.m.

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Tu ne rêveras point...

Le jardin du commandant d'Yves Gosselin, 42e Parallèle, 283 p.

Catherine Mavrikakis

Number 201, March–April 2005

L'art du roman aujourd'hui

URI: https://id.erudit.org/iderudit/18726ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Mavrikakis, C. (2005). Tu ne rêveras point... / *Le jardin du commandant* d'Yves Gosselin, 42e Parallèle, 283 p. *Spirale*, (201), 14–15.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

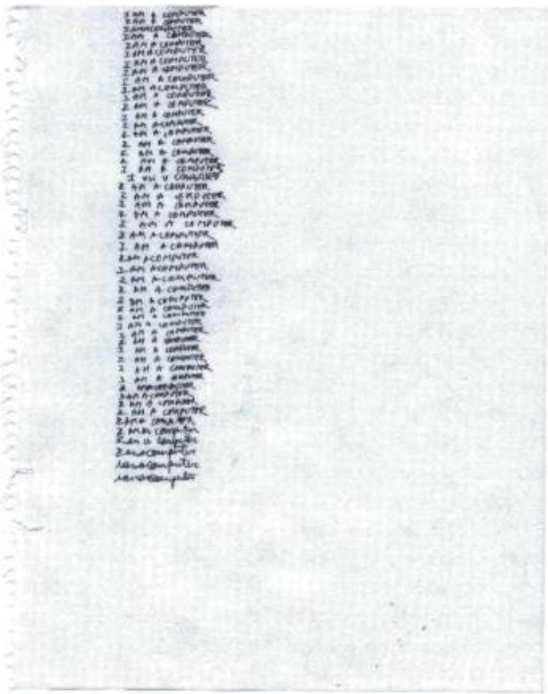
TU NE RÊVERAS POINT...

LE JARDIN DU COMMANDANT d'Yves Gosselin

42e Parallèle, 283 p.

« *Tu ne me diras point et surtout, je ne te dirai rien. Nous resterons complices de ce silence qui parlera sans cesse à travers nous, sans jamais dire, nous dire.* » Ces phrases, ces ordres, ces lois du silence qui régissent la parole, qui dessinent l'espace discursif, peuvent résumer ici, de façon totalisante et totalitaire l'étrange et terrible roman de Yves Gosselin, *Le Jardin du commandant.* Sous la banalité pas du tout innocente d'un titre bucolique, se terre le dispositif d'un silence qu'on ne peut, complètement et malgré tout, tenir coi, qui vient décider de ces pages habitées par un malaise parfois insoutenable, celui du lecteur.

Si Anna Schwartz, épouse d'un officier S.S, relate les huit mois qu'elle a passés au cours des années 1943-1944 avec son mari et ses enfants à Auschwitz, en mettant négligemment l'accent sur les soucis domestiques et sur son désir de faire un beau jardin, de faire pousser des fleurs exotiques, on comprendra l'épouvante qui peut nous saisir à la lecture de cette narration dont nous connaissons d'avance le dénouement et le secret atroces. Si Anna Schwartz veut se cultiver et faire un salon artistique afin de ne pas s'« enterrer » dans le petit village où elle demeure quelque temps pour suivre son brave soldat de mari, si elle veut cultiver aussi son jardin dans toute l'horreur que ce terme peut contenir au sens propre et au sens figuré, le lecteur ne peut que lire, derrière toutes les petites banalités de la vie de cette femme, l'immensité de l'horreur nazie et le refus de conférer à celle-ci une place dans le discours quotidien. À Auschwitz, en 1943-1944, on pourrait avancer, si on suivait la narratrice, qu'il ne se passait rien, ou pas grand-chose, somme toute. De cela, Anna Schwartz pourra un jour témoigner. À Auschwitz, elle a coulé des jours paisibles et a pu jouir selon ses propres mots de « *huit mois de bonheur tranquille* », à proximité du camp d'extermination... Le déni intolérable d'Anna Schwartz de voir, d'entendre ce qui se passait à côté de chez elle et ce que son mari lui cachait, constitue l'intérêt de ce texte de Gosselin qui force le lecteur à toujours réécrire le roman, à créer un palimpseste et à interpréter les mots de Schwartz afin d'y rétablir la vérité, l'effroi et la haine larvée. Sous l'apparente douceur de vivre à Auschwitz, sous les fadaises, les platitudes d'un récit d'une femme qui cherche à bien occuper son temps quand son mari « travaille », « gagne sa vie » pour assurer le bien-être de sa famille, force est de reconstituer la trame de l'Histoire et d'entendre dans les lieux communs de la vie d'une femme insignifiante les signifiants fantômes de l'Holocauste, qui sont là, cachés, hantant chaque mot du roman, de façon épouvantable. Tous les mots de cette femme deviennent suspects et c'est le langage dans son essence qui est objet de méfiance, qui perd sa légitimité et auquel on réclame des comptes, auquel on veut demander une quelconque et ridicule réparation. Le lecteur est totalement atteint par ce roman où il doit faire sans cesse un travail de relecture, où il ne peut jamais être en paix avec la parole de la narratrice et où il se fait violence pour ne pas se laisser aller à la vie tranquille d'Auschwitz, pour ne pas se laisser berner par l'apparence catastrophique d'un « *je ne sais rien et cela ne me regarde pas* ».



Mathieu Beauséjour, [sans titre], dessin tiré d'une série réalisée entre 1991 et 1995, 27,7 × 35 cm.

On vivait à Auschwitz...

L'effet de ce roman sur celui qui en accepte la folie est très fort. Le dispositif narratif permet de saisir comment il était à la fois possible et impossible de vivre sous le régime nazi dans la proximité avec l'Holocauste sans se rendre compte du pire, sans savoir quoi que ce soit. C'est cette possibilité impossible, cette possible impossibilité à laquelle le lecteur doit faire face dans le jeu pervers que le roman mène admirablement et sans relâche. Le lecteur a envie de crier sans cesse la vérité pour se la rappeler à lui-même ou pour tenter de sortir de l'effrayante banalité des scènes rapportées par Anna Schwartz dans son autoportrait de femme normale menant une vie tout à fait ordinaire. Ce livre veut prouver quelque chose en faisant du lecteur l'otage d'une certaine démonstration. Les mots de l'avant-propos au roman sont d'ailleurs très clairs sur la question de la preuve à faire par le récit : « *Comment le "silence" à l'égard du sort réservé aux Juifs d'Allemagne, mais aussi de l'Europe entière, après le déclenchement des hostilités, comment ce système de refoulement collectif et d'autocensure a pu fonctionner au moment où fut décidée la "solution finale" pour qu'il se trouve à l'époque des millions d'Allemands comme Frau Schwartz pour faire comme si tout cela n'était pas*

et ne pouvait exister, voilà ce que montre ce livre. » Ce sont donc tous les Allemands et tous les Européens qui sont potentiellement représentés dans le personnage cliché d'Anna Schwartz, mais c'est aussi tout complice virtuel d'un silence, de la dénégation, qui est pointé du doigt à travers le texte, puisqu'il est possible pour le lecteur tout au long de l'histoire de faire comme si rien n'avait tout à fait lieu à Auschwitz. Jusqu'où peut-on croire la narratrice, la suivre dans la mauvaise foi de ses propos? C'est la question qui ne cesse de se poser à l'« insu » du personnage et qui terrifie le lecteur.

Néanmoins, l'écrivain a pris soin dans son avant-propos de bien expliquer le but de son roman et insiste donc continuellement sur la dénonciation de la prise de parole silencieuse du personnage d'Anna. « *Ce roman,* insiste Gosselin, *illustre avant tout, le fanatisme et l'état d'envoûtement collectif qui furent le propre des Allemands de cette époque où les "muets", les "sourds", mais aussi les "aveugles" et les "amnésiques" furent souvent les complices des bourreaux.* » Dans un autre de ses livres, *Discours de réception,* paru en 2003, Yves Gosselin prend le parti de penser que la guerre aurait été gagnée par Hitler. Il imagine qu'en 1953, Abel Morandon, un médecin maréchaliste, prononça un discours de réception à l'Académie française, un éloge de son prédécesseur Louis-Ferdinand Céline, mort quelques mois plus tôt d'une embolie cérébrale après avoir écrit un essai à succès sur la mort des juifs. On a reproché à Gosselin de prêter sa voix dans son *Discours* à des propos antisémites par le biais de personnages abjects, alors qu'il n'aurait simplement pas dû représenter ou reproduire l'antisémitisme, même pour le dénoncer. Si ce *Discours de réception,* paru presque en même temps que le *Jardin du commandant,* a fait couler beaucoup d'encre et a été qualifié par certains d'« *uchronie vulgaire* » et de « *livre antisémite* », le dispositif de l'avant-propos du *Jardin du commandant* ne permet aucune ambiguïté sur la distanciation que l'auteur peut prendre avec la narratrice qui raconte son Auschwitz dans le jardin. On ne peut en aucun cas reprocher à ce livre d'être ambigu quant à son propos. De même, l'épilogue qui ferme le livre et qui comporte une lettre du commandant lui-même à sa femme Anna, très, très longtemps après la guerre, rétablit d'une certaine façon la vérité d'Auschwitz et constitue pour ainsi dire un aveu de l'Haupsturmführer, Hans Schwartz, à son épouse et au lecteur. Gosselin ne peut certes pas, dans ce livre, être accusé d'endosser le silence et le déni de ses personnages. Mais, et ce sera l'effrayante force de ce roman, si Schwartz va en quelque sorte dire à sa femme la vérité sur Auschwitz, cette vérité ne sera pas simplement l'horreur de l'Holocauste, elle sera davantage liée à un autre aveu très difficile à faire pour le commandant Hans Schwartz. Dans sa dernière lettre, Hans tente d'aborder la « *chose la plus pénible pour lui* ». Il veut parler de sa relation avec une « *Juive* » qui était au service d'Anna. Cette « *Juive* », Hans l'avait recrutée parmi les prisonnières du camp et ramenée à sa femme pour en faire une domestique attelée à quelques tâches. Hans aurait eu une relation avec elle, l'aurait mise enceinte et l'aurait laissée se faire mettre à la porte de la maison familiale par Anna. Celle-ci avait en effet surpris la « *Juive* » à voler de la viande à la cuisine et ne pouvait supporter de tels désordres dans la maison. La « *Juive* », qui n'aura jamais de nom dans le roman, serait morte exterminée et enceinte sans que l'Haupsturmsführer lève le petit doigt. Cela est bien difficile à avouer à sa femme au moment de mourir… Parce que coucher avec une Juive, cela n'est pas ce qui peut être pardonné aisément dans le monde de Hans et d'Anna, même bien longtemps après la guerre. Ce qui est particulièrement atterrant dans le texte de Gosselin, c'est que la lettre d'aveu, bien qu'elle montre bien la vérité d'Auschwitz à Anna, l'innocente, la naïve, met en scène que cette vérité est encore inexprimable, non vue, non sue et qu'elle consiste pour les protagonistes en une histoire d'adultère banale à pardonner et de couple allemand en détresse. Hans avoue pour ne pas avouer, parce qu'il y aura toujours de l'inavoué dans tout récit d'Auschwitz, parce qu'il ne peut demeurer que de l'inavouable qui passe par une série de faux aveux et de demandes grotesques de pardon. Le roman se termine par les derniers mots de Hans à sa femme : « *Que Dieu protège l'Allemagne!* », qui en disent long sur la capacité de Hans à penser sa culpabilité. Le lecteur restera seul avec son savoir sur la vérité d'Auschwitz. Il fermera le livre sur un aveu qui ne peut avoir lieu.

À l'heure où le film d'Oliver Hirschbiegel, *La Chute* (*Der Untergang*) vient de sortir en France et est décrié par une certaine critique puisque le réalisateur y montrerait un Hitler humain qui vit ses dernières heures et la chute du régime, à l'heure où le roman « uchronique » d'Éric-Emmanuel Schmitt, *La part de l'autre,* montre Hitler en artiste accompli qui aurait été accepté aux Beaux-Arts le 8 octobre 1908 et se demande ce qu'aurait été la vie d'Hitler et ce que serait devenu le monde si Hitler avait réussi à faire une carrière artistique, il est impossible de ne pas constater un désir contemporain pour des représentations psychologiques, humanisantes ou humanistes des responsables de l'Holocauste. Si, depuis soixante ans, le monde cinématographique vit sur un imaginaire de l'uniforme nazi et du système allemand, ce qui a fait dire à plusieurs que Hollywood se nourrissait des images de la Seconde Guerre mondiale et des beaux soldats allemands, la mise en scène d'un Hitler ne devrait plus surprendre personne. Pourtant, elle peut encore choquer dans la mesure où elle tente de donner du sens à de l'insensé. C'est du moins ce que soutient Claude Lanzmann réalisateur du film *Shoah.* Ce qui est peut-être nouveau en ce moment dans les représentations de la responsabilité allemande, c'est précisément l'insensé représenté comme intime et que l'on voit apparaître dans cette pensée du personnel, du privé, ou encore dans la volonté de saisir ce que Hitler ou un personnage aussi banal qu'Anna Schwartz pouvait voir et ressentir. À cette tentative de penser ou de mettre en scène l'intérêt particulier de chacun à l'horreur, s'oppose immédiatement la question de la responsabilité collective qui ne doit pas disparaître dans un discours tenu sur la machine d'État que l'on ne peut contrôler. Entre la défense du criminel Eichmann (qui fait appel à l'appareil de l'État et déclare avoir fait son travail et obéi aux ordres) et le désir contemporain parfois morbide de comprendre la jeunesse et la vie d'un homme ou d'une femme qui en arrive au pire, n'y aurait-il pas de la place pour penser le nazisme et l'extermination des Juifs comme la rencontre singulièrement atroce entre des désirs intimes et des désirs politiques? N'y aurait-il pas la possibilité de réfléchir à l'inconscient comme lieu façonné par le politique et inversement de voir le politique déterminé par l'in-su?

On rêvait à Auschwitz…

Le *Jardin du Commandant* est truffé de rêves faits par Anna à Auschwitz, de rêves qu'elle ne comprend pas, qui la troublent et que le lecteur peut lire comme espace de vérité, de dévoilement crypté pour le personnage. On ne peut en recevant ces rêves que penser au travail de Charlotte Beradt, traductrice d'Hannah Arendt, qui, dans un ouvrage intitulé *Rêver sous le IIIe Reich,* publié chez Payot, a réuni plus de trois cents rêves qu'elle a obtenus en faisant parler des amis, des voisins, des relations. Beradt s'est bien vite rendu compte en colligeant les rêves de 1933 à 1939 que « *le IIIe Reich avait condamné un grand nombre de personnes à faire des rêves très semblables* ». L'État nazi régnait aussi sur les nuits des Allemands et réglait aussi le temps du sommeil. De 1933 à 1939, le privé, le jardin secret de chacun, était devenu ce qui appartenait à tous et chacun se trouvait dépossédé de la capacité à produire de l'intime, du personnel. En 1943, dans le camp d'extermination d'Auschwitz, des rêves ont-ils encore lieu? C'est cette mise en scène de l'inconscient d'Anna Schwartz comme scène encore intime, personnelle à l'heure d'Auschwitz, l'heure sans sommeil, sans individualité et sans rêve, qui donne au lecteur la pleine mesure des atrocités qu'a commises cette femme innocente. En 1943, Anna Schwartz avait encore des rêves qui lui appartenaient, qu'elle aurait pu déchiffrer. Elle avait encore la possibilité d'interpréter un monde où le rêve était simplement condamné à être éliminé. De cela, des rêves d'une Anna à Auschwitz, le lecteur du *Jardin du commandant* ne se remettra pas.

Catherine Mavrikakis